

ETC



Portrait du jeune homme en journaliste

Charles Guilbert

Numéro 11, printemps-été 1990

Parler de l'art

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36270ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guilbert, C. (1990). Portrait du jeune homme en journaliste. *ETC*, (11), 6–7.

Portrait du jeune homme en journaliste



Charles Guilbert, *Sans titre*, 1985-1986.
Latex et acrylique sur papier, 107 cm x 91 cm. Photo: Raymonde April

6

Parler de l'activité consistant à parler de l'art est, dans l'échelle des difficultés, plus élevé encore que de simplement parler de l'art. Surtout quand celui qui parle n'est qu'un jeune blanc-bec qui, dès le début de son aventure journalistique, fait preuve d'une innocence détestable...

Le jeune homme en question est artiste: chanteur, écrivain, vidéaste. Il n'a pas un sou en poche. Cherchant un moyen de gagner sa vie, comme on dit, il inscrit sur une feuille ses intérêts particuliers. Se retrouvant, nez à nez, l'écriture et l'art. *Euréka!*, se dit-il. Il court jusqu'au bureau d'un hebdomadaire jeune, dynamique et en vogue (*VOIR*), propose au directeur une chronique sur les arts visuels. Le directeur accepte.

Armé de son impressionnante bonne volonté, d'un petit cahier noir et d'un «bic», le jeune homme se met donc à sillonner galeries et musées. Il rencontre des conservateurs, des agents de presse, des artistes et des galeristes à qui il dit (et c'est là que ça se gâte): «Oui, j'aime bien écrire sur les arts visuels. C'est un bon moyen de gagner des sous. Mais avant tout, je suis artiste...».

Parler de l'art sans assumer entièrement la position que l'on occupe engendre des ambiguïtés plutôt gênantes, envers soi et envers les autres. Suis-je en train de réaffirmer les vieux préceptes voulant que les critiques soient d'un côté, et les artistes de l'autre?

Peut-être bien... On a beau avoir fait de grandes démonstrations philosophiques prouvant que le texte théorique est une fiction au même titre que l'œuvre d'art, il n'en reste pas moins que «parler de l'art» et «faire de l'art», c'est occuper deux positions radicalement différentes.

Il est vrai que l'art et le discours sur l'art se sont rapprochés au cours du XX^e siècle, au point, parfois, de se confondre. Si ce rapprochement a donné lieu à quelques hybrides intéressants, il n'en a pas moins provoqué un malaise quant aux positions respectives des artistes et des critiques. Si les artistes se sont approprié un certain discours sur l'art, plusieurs se sont noyés dans ce discours et ont véritablement perdu la faculté de «faire de l'art». (Il y a tout un art critique et didactique qui, à mon avis, n'a strictement plus rien à voir avec l'art).

Que signifie «faire de l'art»? Marc Le Bot disait, en entrevue avec Claire Gravel, en 1987: «[...] l'art participe à la mise en place des grands courants de pensée, mais en plus, il établit entre eux et moi et la réalité une relation de présence affective très forte. [...] L'art vient rappeler aux hommes qu'ils ont une relation passionnelle avec le réel».

La confusion de l'art et du discours sur l'art a aussi affaibli, à mon avis, le discours critique. N'y a-t'il rien de plus suspect qu'une œuvre qui donne lieu à des analyses *virtuose*s? On y retrouve la plupart du temps une double théorisation, tautologique (par exem-

ple, un texte théorique sur une exposition de photo qui critique la photo), qui fait encore souvent fortune, par malheur! Mais au fond, on y a perdu tout intérêt. L'art n'évoque alors d'aucune façon «une relation passionnelle avec le réel» et la critique ne fait que mirer son propre savoir dans des œuvres qui n'exigent pas la création d'un discours autre.

Pendant ce temps, donc, notre jeune homme continue d'écrire. Son travail de journaliste lui donne un bon prétexte pour plonger à fond dans les œuvres, privilège qu'il ne s'accordait que très rarement en tant que spectateur «ordinaire» (... et souvent, il y découvre des perles rares).

La fonction de chroniqueur des arts visuels est un métier. Un métier qu'on ne reconnaît pas à sa juste valeur. Les arts visuels ont pourtant un urgent besoin de personnes capables de rassembler ses morceaux à la dérive. Des personnes capables d'affronter les «y'a rien à comprendre» des néophytes, les «t'aurais pas une tête connue pour la une» des directeurs de journaux, les «c'est pas un de tes articles qui va convaincre un acheteur d'investir 3 000\$ pour un tableau» des galeries, les «on ne parle que des vedettes de l'art» des amateurs avides de nouveautés.

La relative absence des arts visuels dans les médias a peut-être joué en sa faveur. C'est peut-être ce qui a permis au domaine de conserver un esprit de recherche vigoureux et indépendant, ainsi qu'un esprit critique. Mais à plus ou moins long terme, cela risque de lui nuire. Le fait de constater que les artistes québécois «sénior» (Françoise Sullivan, Gabor Szilasi, Roland Poulin...) ne sont même pas connus des passionnés de la culture, a de quoi inquiéter. On peut se demander sérieusement pourquoi, par exemple, un jeune metteur en scène comme Robert Lepage fait la une des journaux tous les six mois, et qu'un artiste marquant comme Gilles Mihalcean ne l'a jamais fait.

Les galeristes, les services de presse des musées, ont aujourd'hui compris qu'il fallait collaborer avec les médias. Des journalistes audacieux, fougueux et insistants doivent maintenant réussir à convaincre les directeurs de journaux d'embarquer, à part entière, les arts visuels dans leur bateau.

Peu à peu, donc, le jeune homme développe une approche et un style lui permettant d'opérer ce mariage délicat de l'art et des médias. Voici donc, en 10 points, les principes de base de son Petit manuel du chroniqueur en arts visuels dans un journal à large diffusion :

1. Ne jamais faire passer la théorie avant l'œuvre. Pour ce faire: toujours donner une description impressionniste de l'œuvre, la rendre présente, la mettre en scène.
2. Faire un récit actif à partir de l'expérience du spectateur.
3. Mettre l'œuvre en contexte (dans le cheminement de l'artiste, dans l'histoire des courants artistiques).
4. Ne pas réduire l'œuvre à un simple questionnement

formel. Parler du «contenu» de l'œuvre: j'entends par là, ce en quoi l'œuvre rend «le réel surprenant par sa présence», comme dit encore Marc Le Bot.

5. Donner plusieurs pistes de lecture. Soulever ce que l'œuvre donne à penser.

6. Ne pas utiliser les raccourcis du langage spécialisé (ne pas oublier que la majorité des lecteurs du journal n'a jamais suivi de cours d'histoire de l'art). Donc: utiliser un langage accessible à tous, simple et clair (celui de tous les jours). Utiliser avec parcimonie ces dangereuses particules que sont les adjectifs époustouflant! extraordinaire! troublant! superbe!

7. Faire parler l'artiste, donner son point de vue, l'interroger sur son processus de création, sur ses intentions de départ.

8. Ne jamais réduire l'œuvre aux intentions de l'artiste. Ne jamais donner une interprétation théorique sauvage qui aille au-delà de ce que les œuvres proposent.

9. Faire preuve d'enthousiasme (ou, si nécessaire, de froideur sèche) afin de faire sentir au lecteur que l'expérience d'une œuvre d'art est une expérience vivante. Éviter à tout prix la mièvrerie du ton du *vissecteur*.

10. Organiser un dialogue dynamique entre ces différents éléments (description, citations, mise en contexte, pistes de lecture) afin de donner au lecteur différents angles d'approche.

Le dialogue. N'est-ce pas ce qu'il y a de plus précieux et de plus rare? Les Québécois ne consacrent que 6 % du temps de leurs loisirs à la conversation, apprend-on dans le *Devoir* du 7 mars 1990...

Le jeune homme rencontre sur la rue un artiste à propos duquel il a écrit la semaine précédente. L'artiste parle de la pluie et du beau temps. Pas un mot sur l'article.

Le jeune homme rencontre sur la rue un artiste à propos duquel il a écrit la semaine précédente. L'artiste dit: «Merci pour l'article». C'est tout.

Un artiste en furie entre au journal, et de son poing, menace le jeune homme qui a écrit à son sujet un paragraphe plutôt négatif.

En ce siècle hyper médiatisé, il n'y a plus de place pour l'échange. On a la fâcheuse tendance à tout réduire à un signal primaire: «il a aimé, il n'a pas aimé»...

Après trois ans de travail et plus de 100 articles publiés, le jeune homme s'aperçoit qu'il ne peut plus maintenir la double position artiste/journaliste, que le métier de journaliste demande un engagement complet. Il doit donc choisir sa position. Il sera artiste.

Charles Guilbert

Journaliste et membre du comité de rédaction de la revue Voir